

**L**ES PHOTOS NE DISENT PAS GRAND-CHOSE de qui nous sommes. Celles où je figure aujourd'hui ne me ressemblent pas, ne me ressemblent plus. Sur mon bureau, j'en ai disposé quelques-unes, de différentes époques. Parmi elles, il en manque une. Je l'imagine souvent. Elle m'aurait sans doute réjouie. Peut-être m'aurait-elle apaisée, quoique... C'est l'image où je me reconnaîtrais, celle que j'aimerais plus que tout, celle qui aurait été prise ce matin de Toussaint alors que je descendais de la micheline qui nous conduisait, ma cousine Camille et moi, chez nos grands-parents. J'avais quatorze ans. La vie semblait s'ouvrir devant moi. C'est ainsi qu'il y eut, avant que tout ne se referme, une belle échappée dont il me reste, dans l'armoire de la salle de bain, un flacon de *Jolie Madame* aux effluves si sucrés qu'une goutte suffit pour que je me souviene.

J'ai toujours eu un faible pour les garçons légèrement parfumés, les garçons à mèche brune. Sur mes cahiers de lycéenne, je dessinais leurs silhouettes, sourires esquissés, blousons et ceinturons de mes idoles dans *Salut les copains*, écharpe façon Gorki sur veste cintrée à grosses côtes qui leur donnait une dégaine décontractée. Je revois le pantalon rouge de Patrice lorsqu'il m'est apparu dans une lumière éblouissante, ce matin de novembre, à la gare du Mullerhof. Patrice Lanterneau, ce nom brille dans ma mémoire comme les lampions accrochés au dernier wagon du tortillard qui serpente entre les pins bleutés vers le Jardin d'Acclimatation, ses miroirs déformants, sa rivière enchantée, son Guignol, où nous allions nous étourdir à Paris avant la rentrée des classes.

La micheline écarlate roulait le long des champs de la vallée de la Bruche. Des vaches grasses rumaient à l'ombre des vergers. Je portais un jean rouille pattes d'éph choisi dans ma collection, en direct de l'usine. Mon père fabriquait du velours, du côtelé, du froissé, du frappé, mais aussi du lin, de la soie ou du mohair. Dans notre maison à Mulhouse, on jouait sur du velours. Bleu-gris passé, les rideaux du salon assortis aux canapés ; vieux rose, les murs et le fauteuil crapaud de ma chambre. Tee-shirt noir, foulard indien bardant mon front, une dizaine de bracelets aux poignets, affalée sur la banquette de Skaï orange, je tirais sur ma Kent sans avaler la fumée. Camille baissa la tête pour brosser son épaisse chevelure brune. Des yeux légèrement bridés, un air de Marie-José Nat à ses débuts, Poisson ascendant Taureau, un mois de plus que moi, déjà réglée depuis un an, cette peste ne doutait de rien. Avec ce ton de supériorité des filles qui affichent leur conquête, elle claironnait : je sors avec Marc. À vrai dire, je ne voyais pas ce qu'elle trouvait à ce blond frisotté, dégingandé et timoré. Nous ne partagions décidément pas les mêmes goûts.

Tôt le matin, nous avons pris le train à Mulhouse, changé à Strasbourg, d'où il faut compter une demi-heure de trajet jusqu'au château de Mullerhof. On s'arrêtait à tous les villages, chacun son clocher de tuiles, ses maisons à colombages aux volets pimpants et aux balcons chargés de géraniums. Un coup d'œil

au miroir vissé au-dessus de la banquette, un trait de khôl autour des yeux. Mes joues sentaient encore l'enfance. À Urmatt, la dernière bourgade, j'attrapai mon sac en vitesse en pensant aux recommandations de maman. Elle n'était pas emballée à l'idée de me laisser aller avec Camille chez mes grands-parents, prétendait qu'elle me dévergondait. Je trouvais cela injuste. Camille avait le droit de sortir, Camille se pomponnait, blaguait, draguait, mais quand elle me serrait dans ses bras en chantonnant : *je t'aime, ma Juliette*, elle était toute à moi.

À côté d'elle sur la banquette, une vieille dame permanentée bleu-gris se gavait de mirabelles sirupeuses et crachait les noyaux dans un mouchoir à carreaux. L'air était plein d'odeurs de prés, de pommes, de bouses. Une sonnerie stridente résonna avec insistance. L'agent des chemins de fer fit tourner la manivelle de son petit manège, agita un drapeau rouge. La barrière tomba.

C'était une gare minuscule, comme celle du train électrique de Jean-Loup, mon petit frère. La micheline siffla. Camille trépigna sur le marchepied, sauta sur le quai, se précipita vers Christian, notre cousin rouquin. Pommettes attaquées d'acné, une vraie pizza au chorizo, il tendit son long nez vers la portière. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'avait pas l'esprit d'un Cyrano. À cheval sur une barrière, un garçon clignait des yeux. Le rouge de son jean en velours me claqua au visage. La même couleur, le même frappé que le mien. Un jeune homme raffiné, pas comme les autres, me dis-je. Je l'observais du coin de l'œil, le sac en toile à mes pieds sur le gravier. À contre-jour, il fit celui qui ne m'avait pas vue. Comme je n'osais pas aller à sa rencontre, j'agitai doucement les doigts.

Camille m'avait parlé de lui. Patrice était le fils des meilleurs amis de ses parents, ma tante Monique et oncle Daniel. Elle le considérait comme un frère. Le dimanche, il venait souvent leur rendre visite avec son père, Gérard, à Wesserling, au fond de la vallée de Thann. Monique organisait des balades dans les Vosges : pique-nique, cueillette de myrtilles, de champignons, toujours une nouvelle ferme-auberge à découvrir sur les ballons bleus. Ma mère soutenait que Monique en pinçait pour Gérard, mais je la soupçonnais d'être jalouse de sa belle-sœur, qui ne se privait pas de la moucher. Au cours d'un déjeuner, Monique s'était même vantée devant toute la famille d'être la femme du fils aîné, qui hériterait plus tard du Mullerhof. Maman en avait été mortifiée. Moi, j'admirais ma tante : elle savait s'imposer avec aplomb, ce qui lui conférait un certain charme.

Aussi pétulante que sa mère, Camille aurait séduit un boucher, un militaire ou un curé. Elle se jeta dans les bras de Christian qui ricanait bêtement. Patrice descendit de la balustrade avec la nonchalance d'un cow-boy. Longue mèche brune, yeux verts, des traits presque féminins, il avait l'allure féline des figurines que je croquais dans mon journal, celle des garçons dont j'avais rêvé pendant les longues siestes d'été. Camille s'élança vers lui, ébouriffa ses cheveux dans un élan d'affection qui m'étonna. J'embrassai mon cousin en oubliant ses boutons, m'approchai de Patrice, l'air désinvolte. Un mélange d'acacia et de glaïeul, plus entêtant que le Schiaparelli de ma grand-mère de Paris, me monta à la tête. L'amour, à cet instant, sentait le musc.

Sur le chemin de terre qui descendait vers le Mullerhof, Graufel, le fermier, nous salua du haut de son tracteur. L'été, j'aimais y monter lorsqu'il manœuvrait la moissonneuse-batteuse dans la poussière jaune des blés. Camille riait aux blagues de Christian. Patrice s'empara de mon gros sac – un geste qui me toucha, moi qui n'étais pas habituée aux garçons attentionnés. À la sortie du lycée, des gars postés sur leurs mobylettes sifflaient les filles. Adrienne, une Italienne de ma classe, et Élise, la fille d'un marchand de meubles, grimpaient sur le porte-bagages de leur petit ami pour aller prendre un pot chez Hug ou au Moll, le QG des jeunes de Mulhouse. Moi, je rentrais seule à la maison sur le Solex orange que Jackie, le fils du garagiste, m'avait offert pour mes quatorze ans.

Orange, la couleur dans le vent. À notre retour du Maroc, un an plus tôt, en robe à smocks et socquettes blanches, j'étais une vraie godiche. Mon parrain voulait me gâter. Comme toujours, ma mère avait suggéré quelque chose d'utile, un cartable ou une trousse de toilette. Pour l'embêter, il m'avait offert une

chemise et des chaussettes orange. L'orange de la combinaison de Françoise Hardy, de la minijupe de Jane B., de Carnaby Street. Dans ces années-là, tout était orange : téléphones, moquettes, cravates, bottines à zip, chaises à tubulures, lampes en Plexiglas... Et cet orange sur un bermuda blanc m'avait fait entrer dans la bande de *Salut les copains*, de Jacques Dutronc, Johnny Hallyday et Michel Polnareff. Le monde de Camille. Depuis Woodstock, j'avais laissé tomber les chanteurs français pour la musique pop, Jimi Hendrix, Santana, Joe Cocker, les Soft Machine, les Beach Boys et compagnie.

À côté de Patrice, je me sentais *in*. Il voulait tout savoir sur la ferme, les vaches, les chevaux, les lapins et les moutons. Je ne voyais que son profil grec, ses longs cils recourbés, sa fossette au menton, sa cicatrice au-dessus du sourcil droit et son grain de beauté au coin de l'oreille.

La propriété de brique rouge surgit derrière une allée de marronniers. Avec ses tourelles, ses balcons inutiles et ses mâchicoulis de pacotille, le Mullerhof peut passer pour l'un de ces châteaux en carton-pâte des forêts d'Autriche, folies de Louis II de Bavière, fou amoureux de sa cousine Sissi. Ici, entre les bois, la ferme, la fabrique de mon grand-père qui empestait le plastique, la chapelle où reposent nos ancêtres, le lac et la Bruche, mes grands-parents vivaient dans un monde clos. Ici, le temps s'était arrêté.

Quelques marches de pierre menaient à une entrée encombrée de fusils de chasse, de clubs de golf, de bottes et de sabots. Dans le salon des boiseries, ma grand-mère nous attendait pour le thé. Chemisier en mousseline crème, longue jupe plissée, chignon cloche de travers, elle nous embrassa tendrement et, de sa voix empreinte de retenue, me conseilla d'enlever mon foulard qui ne lui semblait pas convenable dans un salon. Patrice se pencha pour un baisemain. Camille bondit vers le téléphone. Une main devant la bouche, elle chuchotait. Je suppose qu'elle appelait Marc, son jules, ce qui me parut culotté. Ma grand-mère lui ordonna d'abrégé la conversation, servit du Darjeeling, des sablés, et se tourna vers Patrice.

– Vous jouez au tennis ?

– Plutôt bien, dit-il.

Bonne-maman n'insista pas, mais à son toussotement, je sentis poindre une légère gêne. Sans doute craignait-elle que ses petites-filles ne soient émoustillées par ce garçon charmant. Mon cousin proposa un double mixte. Camille et moi allâmes nous changer.

Sous l'œil des sangliers et des cerfs empaillés du grand escalier de marbre à double révolution – imaginé par une vieille tante loufoque qui voulait s'offrir un château m'as-tu-vu –, je caressai les lèvres de la statue d'éphèbe sur lesquelles, il y a peu, je m'initiais au bouche-à-bouche, cherchant à deviner des sensations qui m'échappaient encore, déçue que mon partenaire n'y mette pas du sien. Toutes guillerettes, en jupette, raquette à l'épaule, Camille et moi descendîmes dans le jardin main dans la main. Patrice avait gardé son jean. Postée sur la terrasse, ma grand-mère nous observait. Christian smashait avec panache, montait à la volée, frappait comme un bourrin en criant : et vlan, en plein dans le mille. Lassé par ses assauts, Patrice se mit à jouer avec moi, abandonnant Camille aux salves du rouquin. De longs échanges complices où sa balle rebondissait mollement au fond du court. Malgré mes vieilles baskets, je cavais en tous sens, essayant de mettre en pratique les conseils de mon professeur de tennis au club de Mohammedia – une petite cité balnéaire marocaine où nous avons vécu pendant sept ans. Christian rata un coup droit d'attaque de Camille, jeta sa raquette et déclara forfait. Patrice posa la main sur mon épaule, me demanda si je montais à cheval. À Mohammedia, j'avais pris des cours dans un manège, mais je craignais les ruades. Il me conseilla de choisir un alezan docile, m'assura que je ne risquerais rien.

Je le crus. Dans l'étable, en équilibre sur des tabourets, des femmes étaient occupées à traire des vaches. Graufel me confia T'en-Fais-Pas. Patrice grimpa sur Rumba, une jument blanche peu débourrée. Pendant que Camille et Christian grappillaient des mûres, T'en-Fais-Pas amblait paisiblement, Patrice galopait avec aisance. Bien en selle, bride serrée, je cravachai ma monture qui le suivit au trot enlevé. Après deux tours de piste, Rumba rua. Le nez dans les pissenlits, Patrice gémissait. Je me précipitai.

– Tu t'es fait mal ?

Il ouvrit les bras, me fit rouler dans l'herbe où voltigeaient sauterelles et moucheron.

Sous un saule pleureur, à moitié endormi sur une chaise longue, havane au bec et chapeau bavarois, oncle Édouard surveillait Aspro, le chat noir que sa femme, tante Crin, la teigne de la famille, raide comme un passe-lacet, le cou cerclé par une collerette empesée, promenait au bout d'une longue laisse, sur le chemin de la chapelle. Nous passâmes devant elle en courant. La moue dégoûtée, elle tira Aspro d'un coup sec pour l'empêcher de se purger aux colchiques. Dans cette chapelle où nous avions mimé tant de mariages entre cousins, Patrice s'agenouilla sur un prie-Dieu éventré. La lumière jouait avec les vitraux bleutés. Il m'embrassa au creux de l'oreille.

– On se marie ?

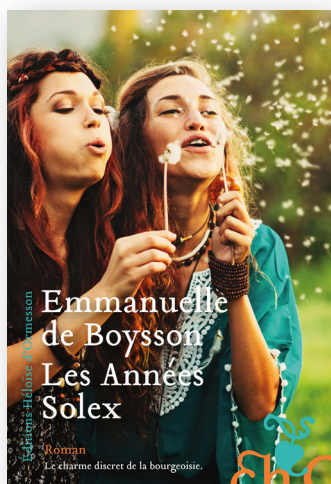
Sur l'autel, Christian singeait une bénédiction. Alors que Camille frappait les touches d'un harmonium, un bruit de canne retentit sur les dalles de l'entrée. Clopinant, oncle Édouard pointa son bâton de maréchal vers nous.

– Vous n'avez pas honte ? C'est un lieu de culte. Sortez d'ici.

Notre quatuor se dispersa dans les prés qui s'étendaient jusqu'à l'étang, où un canoë était amarré entre les joncs. L'eau sentait la mousse et le fretin. À la poupe, je laissais courir mon regard sur les reflets roses et mauves du soleil, derrière la rame qui les brisait. Christian fit tanguer l'embarcation, poussa des cris de Sioux, provoquant la fuite des gardons et des carpes. Nous atteignîmes une petite île où nous construisions des cabanes éphémères. À peine débarqué, Christian s'aventura sous les branchages avec Camille. Munie d'un bout de bois, j'écartai des algues vertes à la recherche de quelques grenouilles ou salamandres. À côté de moi, Patrice faisait ricocher des galets avec adresse. À son poignet, une gourmette en argent sur laquelle était gravé son prénom en lettres noircies. La même que celle de Jean-Claude Deschamps, le Franco-Espagnol de ma classe à Mohammedia que ma mère trouvait vulgaire. Les mains blanches et fines de Patrice firent voler un caillou blanc sur l'onde, qui s'étira en points de suspension. Effeillant une fougère, j'hésitais entre les trois sujets de conversation conseillés par maman quand on est avec un garçon : le sport, les films, le lycée. Patrice s'assit, mâchant un brin d'herbe.

– Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

[...]



Emmanuelle de Boysson, *Les Années Solex*

224 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-393-0

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)